

ARP Sélection
présente

MARIE-LINE ET SON JUGE

UN FILM DE
JEAN-PIERRE AMÉRIS

Durée : 1h43

Distribution

PATHÉ FILMS AG
Neugasse 6, 8005 Zürich
Tél : 044 277 70 83
vera.gilardoni@pathefilms.ch

Presse

JEAN-YVES GLOOR
151, Rue du Lac, 1815 Clarens
Tél. : 021 923 60 00
jyg@terrasse.ch

www.pathefilms.ch

Synopsis

Marie-Line, 20 ans, est une serveuse énergique et bruyante. Sa rencontre avec un juge bougon et déprimé, qui l'engage comme chauffeur, va bouleverser sa vie.

Entretien avec Jean-Pierre Améris

Réalisateur, scénariste

Au départ du film, il y a la lecture du roman de Murielle Magellan ?

Murielle a été la scénariste de certains de mes films : « La Joie de vivre », « Une famille à louer », « Profession du père ». Quand j'ai lu son avant-dernier livre, paru en 2019, *Changer le sens des rivières*, j'ai tout de suite reconnu ses personnages comme étant de la famille de mes films, c'est-à-dire ceux qu'on appelle « les petites gens », dont je me sens proche et dont j'essaie de montrer la grandeur. Marie-Line, l'héroïne, n'a pas été épargnée par la vie, mais elle a en elle une pulsion de vie très forte, une joie de vivre. J'aime ce genre de personnage féminin qui a des difficultés mais qui bataille. Et le personnage du juge est proche de moi : un peu solitaire, un peu réservé. La rencontre avec Marie-Line va le délivrer. Donc je me suis reconnu dans ce thème du déterminisme social. Je veux croire qu'on peut, comme le titre de ce roman, « changer le sens des rivières ». Cette phrase d'Alain Souchon vient de la chanson « les yeux d'Ava Gardner » et c'est un peu mon expérience, car je viens d'un milieu où rien ne me prédestinait à faire du cinéma et je m'étonne toujours d'avoir pu croiser le cinéma et d'en faire. Cela aussi est au coeur du film : c'est un éloge de la rencontre. Une histoire dans laquelle les deux personnages vont s'apporter beaucoup l'un à l'autre.

Vous écrivez sans avoir d'acteurs en tête ?

J'écris toujours plusieurs versions, et je crois que c'est au bout de la quatrième que Louane m'est apparue. Je l'avais souvent vue à la télévision, je connaissais un peu son histoire, celle d'une adolescence marquée par l'hyperactivité, tout ce qu'elle-même raconte, la disparition de ses deux parents à un an d'intervalle, avec en même temps cette pulsion de vie qu'on sent chez elle, cette étoile qu'elle a au-dessus de la tête, cette joie, cet instinct qui la fait avancer. Je ne la connaissais pas du tout. Je l'avais vue dans « La Famille Béliet » évidemment et dans les films suivants, je l'aimais beaucoup en tant que chanteuse. Dès que je l'ai eue en tête, cela nous a aidés, Marion Michau, la scénariste, et moi, à dessiner son personnage, un peu comme une petite sœur d'Erin Brockovich. J'adore l'Angleterre et ce type de filles habillées avec ce genre de dégain, qui ne se rendent pas compte que lorsqu'elles entrent dans un café tout le monde les regarde, et qui sont en fait des cœurs tendres. Je ne la connaissais pas du tout, on a organisé la rencontre dans un excellent restaurant de poissons, sans savoir qu'elle ne mange jamais de poisson... Honnêtement, moi qui n'ai pas d'enfant, si j'avais eu une fille j'aurais aimé que ça soit une fille comme elle. J'aime son courage et sa sincérité. Elle est juste, elle est en place, elle n'a pas du tout pris la grosse tête. Elle est vraiment généreuse, elle m'a beaucoup donné.

L'idée de Michel Blanc s'est imposée plus tard ?

Oui, une fois le scénario presque écrit. Michel, c'est un auteur, il sait écrire des dialogues, donc cela m'intimidait, mais après avoir découvert le scénario, il a accepté le film sans demander le moindre changement. Dès la première lecture entre eux deux, quelques mois avant le tournage, il y a eu une grande complicité. Cette jeune actrice spontanée qui rencontre cet acteur si rigoureux, si confirmé, dès leur première rencontre, j'ai vu qu'elle le touchait. Et elle, qui était quand même assez impressionnée par lui, a vu qu'elle pouvait être à l'aise et plaisanter avec lui. Vraiment, c'était beau à voir. Et merveilleux à filmer, parce que la caméra enregistre quand même ce qui existe entre les personnes.

Le look de Michel Blanc, vous y avez beaucoup travaillé ?

J'aime que mes films soient comme dessinés. Ils sont réalistes, mais pas si naturalistes que ça. C'est quand même un peu stylisé, souvent très coloré. Pour ce rôle du juge, je voyais un dessin de Sempé : un homme avec son imperméable, son cartable, son parapluie, cette silhouette. On le voit très bien sur l'affiche. Ce petit homme et cette fille plus grande que lui avec sa mini-jupe, ses cheveux roses, ce prolétariat à l'anglo-saxonne.

La direction d'acteurs, pour vous, cela consiste en quoi ?

La base c'est quand même qu'ils sentent que je les filme avec affection. J'ai aimé filmer Jacques Dutronc, Benoît Poelvoorde. Depardieu aussi, j'ai vraiment aimé le filmer. J'ai aimé filmer Sandrine Bonnaire, Isabelle Carré, Virginie Efira... Avoir de l'affection pour les acteurs, pour moi c'est la base. Les actrices, les acteurs, ils ont quand même la trouille, c'est normal, c'est quand même eux qu'on va voir à l'écran. Ils ont à la fois besoin de sentir qu'on les aime, qu'on veut les aider vraiment, et en même temps, ils se demandent aussi : « Est-ce que tu mérites que je te donne tout ce que je vais te donner ? » La clé, c'est quand même la vie qu'on veut attraper et mon travail consiste à aider les acteurs à se lâcher, à ne surtout pas être dans la performance. Je le dis toujours au casting : je ne cherche pas qui joue mieux, mais qui j'ai envie de filmer et qui a envie d'être filmé par moi parce que ça se fait dans les deux sens, c'est vraiment une relation particulière et la seule qui importe. Je dis toujours aux acteurs que j'ai choisis : « Vous pouvez vous reposer sur moi. » Je suis là pour mettre en valeur les personnages et ceux qui les incarnent. Il faut que ce soit fort, intime même, qu'on sente que ça palpète en eux et que du vrai passe à l'écran.

Vous êtes très méticuleux dans votre préparation ?

Ah oui, je suis bien trop anxieux pour laisser de la part à l'improvisation. Je suis incapable d'arriver sur un plateau et dire « alors fais voir ». D'abord, je suis payé pour ça, je suis metteur en scène et je propose la mise en scène, je dis aux acteurs « votre liberté est là-dedans, elle n'est pas totale », je crois que c'est dans ce filet très serré, ce maillage, que la liberté doit intervenir. Mais pour que la liberté de la vie intervienne, il faut savoir la chercher un peu... J'essaye d'être toujours encourageant, un peu comme disait Renoir : « Formidable, très bien, magnifique, on va juste en refaire une » plutôt que de dire façon Pialat : « C'est naze, si c'est ça je vais rentrer chez moi ». Il râlait alors qu'il aimait ses acteurs quoi qu'il ait pu dire...

Vous aimez que vos films soient ancrés dans le réel ?

Il faut qu'on sente que les milieux qu'on filme existent, qu'ils ne sonnent pas faux. J'ai pu passer beaucoup de temps dans le tribunal du Havre, assister à beaucoup de comparutions immédiates, et c'était passionnant. Donc, j'ancre dans le réel mais j'apporte un tout petit décalage aussi. Je n'appose aucune idéologie, mes personnages ne représentent pas leur classe. Je montre, je ne prêche pas. Moi je fais des films dans lesquels je sais de quoi et de qui je parle. Je sais ce que je raconte.

Vous détestez le cynisme ?

C'est vrai que le cynisme dans les films comme dans la vie me dérange. Et puis je pense au spectateur. Le cinéma m'a sauvé la vie à l'adolescence. J'entrais dans la salle complètement déprimé et j'en ressortais toujours ragaillardi. Donc je pense au spectateur, presque comme une responsabilité. Sur ce film, j'espère que les spectateurs ressortiront avec l'idée que tout n'est pas joué d'avance, qu'il faut apprendre pour être fort, sinon on sera toujours des perdants. Si on veut trouver sa place dans la société, il faut se donner les moyens. Et c'est possible. Mon père était obsédé par l'idée que tout fonctionnait au piston, que la société était pourrie, qu'il fallait être des fils de... Le père dans le film c'est un peu ça, il a beaucoup de ressentiment, d'amertume. La résignation, c'est terrible. Quand je fais des rencontres scolaires, je vois des jeunes de 12 ans désespérés, qui pensent que les dés sont pipés. L'autre chose qui me plaisait dans le sujet du film, c'est aussi le complexe social. Moi je ne m'en suis jamais défait... C'est ce qui se joue dans le film avec Alexandre, le petit copain. Le rapport à la culture, c'est le poison qui est dans leur couple. La culture, ça peut être vecteur d'émancipation mais aussi d'exclusion. Dans un premier temps, elle se sent humiliée. Mais elle va comprendre que c'est peut-être plus malin, plus stratégique, plus subversif d'apprendre.

Le film dit aussi qu'il faut savoir partir.

Voilà, il faut savoir larguer les amarres, couper les relations toxiques. Son petit copain a tout mais il ne bouge pas. Elle s'assume et a ce courage, cette énergie, de rompre et d'aller loin.

Victor Belmondo incarne très bien le personnage du copain qui rêve de cinéma.

Je ne voulais pas en faire un personnage à charge, donc c'était très délicat. Victor dégage quelque chose de très élégant, très fin. Il a une vraie grâce, une grande spontanéité. Il est très cinéphile dans la vie, il a vu beaucoup de choses mais il ne la ramène pas. Il n'a rien à prouver. Il est sincère, tout le temps.

Comment avez-vous choisi la musique ?

J'ai travaillé avec un superviseur musical qui m'a fait écouter soixante morceaux sans me donner le nom des compositeurs. Je revenais tout le temps aux mêmes morceaux du même compositeur. J'aimais son humeur, sa couleur. Il avait travaillé sur des courts-métrages et des séries et ce film, c'est son premier long-métrage.

J'avais aussi dès le scénario pensé à cette chanson de Julien Clerc (Les Séparés) sur un poème de Marceline Desbordes-Valmore, un très beau texte sur le deuil.

Cela va très bien aux deux personnages, qui ont tous deux connu des deuils. Mais elle sourit à la vie, contrairement à lui...

Et c'est ce qui produit l'étincelle entre eux. Un film, c'est quand même un plan après un plan, donc tout est une histoire d'étincelle. La rencontre entre ces deux-là crée quelque chose. Ils n'ont rien à voir et en même temps tout à voir, tout à faire ensemble. Chacun bouscule l'autre et lui apporte quelque chose.

Lorsque vous faites un film, quelle étape préférez-vous ?

Je me souviendrai toujours, à l'avant-première de « C'est la vie », tout le monde était content. Je dis à Jacques Dutronc : « T'as vu, le film les a touchés, ça leur plaît vraiment », et il m'a répondu : « C'est jamais assez ». Ça m'est resté parce que c'est vrai, ce besoin de reconnaissance est impossible à combler. En fait, la joie est dans la fabrication : la préparation, les repérages, le tournage. Au montage, l'angoisse revient, parce qu'on est confronté aux faiblesses de ce qu'on a fait. Donc je sais aujourd'hui que ma plus grande joie, c'est de fabriquer des films.

*Entretien réalisé par
Michèle Halberstadt*

Entretien avec Louane Emera

Marie-Line

Que vous a inspiré le scénario à la lecture ?

Je l'ai aimé à l'affect, sans rien connaître du travail de Jean-Pierre Améris. Puis je l'ai rencontré et il y a eu une évidence. L'entente était là, immédiate, et j'ai eu hâte de tourner le film.

Comment décririez-vous Marie-Line, votre personnage ?

J'ai tout de suite aimé son côté « ingénue », et la maturité qu'elle prend au fil du film. C'est un personnage paradoxal. Elle est à la fois légère et profonde, drôle et émouvante, capable de plein de choses, mais dans l'inconscience de ses capacités. Elle est dans une dualité constante, jusqu'à ce qu'à la fin, elle s'épanouisse et se prenne en mains. Et cette dualité m'a donné le sentiment de jouer plusieurs rôles à l'intérieur d'un seul.

Marie-Line ne connaît pas ses capacités, elle n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie, et cette rencontre avec ce juge va tout changer. Il va devenir pour elle comme un père spirituel. Grâce à lui, elle va changer le regard qu'elle porte sur elle-même. Elle va se considérer autrement.

C'est une histoire d'émancipation ?

Oui, elle s'émancipe de ce qu'elle se croyait condamnée à être pour s'autoriser à devenir ce qu'elle est capable d'être. Le film montre que ce

qui est au départ un handicap peut devenir un moteur formidable. Qu'importe d'où on vient, la volonté fait qu'on peut accomplir de grandes choses.

Comment avez-vous dessiné votre look dans le film ?

On a travaillé avec Anne Schotte, la costumière, pour créer ce personnage haut en couleurs cheveux roses, minijupe, grosses boots et décolleté plongeant, qui est sexy mais sans en avoir conscience. Elle a un look coloré, qui fait un peu mal aux yeux, mais qui n'est pas du tout réfléchi. Elle dégage beaucoup de fraîcheur et de spontanéité. Cela m'a beaucoup aidé à construire le personnage. Cela m'aidait à me sentir différente, à entrer dans sa peau. Chaque matin, je changeais tout, même mes bijoux.

Vous étiez intimidée par Michel Blanc ?

Bien sûr ! Il est quand même hyper impressionnant. Au début, je m'étais fixé un pari : réussir à l'appeler « Mich-Mich » avant la fin du tournage. Ça m'a pris quinze jours. Et au bout d'un mois, tout le plateau l'appelait comme ça... Michel Blanc, c'est le mec le plus cool de la terre. Il est tellement gentil, tellement drôle. Sa carapace se perce plus vite que l'on pense. Et c'est un monstre d'acteur. Sur « La Famille Bélier », je n'avais pas vraiment conscience de ce qu'est le jeu. Là, j'ai vraiment pu apprécier

combien il est exceptionnel, et combien il donne à son partenaire. Il a rendu son personnage bien plus drôle et bien plus émouvant qu'il ne l'était au scénario. Il est hyper présent, dans la retenue. J'ai appris énormément avec lui. Pour moi, ça a vraiment été une révélation.

Quelle a été la plus grande difficulté sur le tournage ?

Le plus difficile à réussir, c'était la scène où Victor Belmondo tombe et se cogne la tête. C'est toujours compliqué et très chorégraphié, les cascades.

Sinon, la pire scène, c'est le restaurant avec Michel Blanc où je décortique un tourteau. J'en ai mangé toute la journée, des tourteaux...

Comment travaille Jean-Pierre Améris ?

Il va très vite, il est hyper précis et il crée une ambiance vraiment protectrice. Il est extrêmement préparé et d'une grande douceur. Il n'est jamais dans le jugement. Il est toujours positif, ce qui ne l'empêche pas de tenir son plateau. C'est quelqu'un qui est dans la protection des autres. Il connaît chaque figurant. Il s'intéresse sincèrement à chaque personne qui est sur le plateau.

Ce film, ce tournage, restera une expérience qui a changé ma vision des choses et du cinéma. J'ai découvert une autre facette du métier d'actrice, ça a changé mon approche, et m'a donné encore plus

envie d'en faire. Je me suis autorisée à me laisser aller davantage. Je me suis sentie en confiance. J'ai hâte de montrer le film, hâte d'aller en parler et de le défendre.

*Entretien réalisé par
Michèle Halberstadt*

Entretien avec Michel Blanc

Le Juge

Comment définiriez-vous le film ?

Je dirais qu'il s'agit d'une comédie intelligente sur un sujet grave. Ce sont les plus intéressantes. Ce n'est pas un mélange de genre, mais plutôt la réunion de notes qui ne vont pas toutes dans la même direction. On part de situations vraies qui, poussées à fond comme c'est le cas ici, deviennent drôles.

Vous n'aviez jamais travaillé avec Jean-Pierre Améris. Quel metteur en scène est-il ?

C'est quelqu'un de désarmant. Il est extrêmement précis. Il sait parfaitement ce qu'il attend d'un acteur. Une fois, nous avons eu une divergence sur la façon d'interpréter une scène, sur le rythme du jeu dans la scène. Il a tenu bon. Il avait raison. Il est charmant, attentif, bienveillant. Mais il ne lâche pas. Son film, il l'a dans la tête.

Avec lui, le plateau est comme un cocon. Il fait peu de prises. Il sait ce qu'il veut et comment l'obtenir, mais quand il l'a, il ne dit pas : « Tiens, si on essayait autrement, pour voir ? » Il avance. Au départ, quand on m'a dit qu'on tournerait le film en six semaines, je me suis dit : « Ça ne tiendra jamais ! ». Ça a tenu parce qu'il est le metteur en scène qu'il est.

Dès la première lecture qu'on a faite tous les trois, j'ai été convaincu. J'ai vu que les personnages étaient là, que Jean-Pierre en avait une vision très

précise, et qu'entre Louane et moi, il y aurait à la fois la complicité du jeu et de la déconnade, ce qui est très agréable. En revanche, j'ignorais comment Jean-Pierre travaillait. J'ai vite vu qu'il arrive le matin en sachant ce qu'il veut. Cela m'a rassuré, car je ne suis pas très pour l'improvisation. Je préfère que les réalisateurs cherchent chez eux à la maison avant de venir tourner le plan...

Vous connaissiez Louane ?

Absolument pas. Je n'avais pas vu « La Famille Bélier » encore. Autour de moi, tout le monde la connaissait, et tout le monde, même des gens que je n'imaginai pas être dans son univers, était unanime : « Elle est bien cette fille ». Il y a eu entre nous une complicité incroyable. Le tournage a été joyeux, grâce à elle. On a été complices hors-jeu et dans le jeu. Ce n'était pas évident. Elle est d'une autre génération, elle a un autre vocabulaire, mais cela n'a pas empêché cette immense complicité entre nous. On est très bien arrivés à blaguer ensemble.

Alors, maintenant que je la connais, je peux vous dire qu'elle est extraordinaire. Il émane d'elle une force de vie dingue. C'est une boule de volonté. J'admire ça. Moi je suis beaucoup moins fort que ça. Elle m'a beaucoup bluffé de ce point de vue-là. C'est une battante. Elle a d'ailleurs failli casser la gueule d'un type qui prenait une photo volée, j'ai cru qu'elle allait lui en mettre une et je pense qu'il l'aurait senti passer !

Vous diriez de votre personnage qu'il est donneur de leçons ?

Absolument, mais on comprend vite qu'il y a une immense faille dans sa vie. Il tient debout grâce au rigorisme du droit, du code civil, et grâce au whisky... C'est un homme raide, mais dont le fond est brisé, ce qui le rend accessible à l'émotion, à la compassion.

Il sent que cette Marie-Line a un potentiel qu'elle n'exploite pas, qu'elle ne se prend pas au sérieux. Elle ne sait pas qu'elle est intelligente. Elle reste bloquée sur sa litanie : « Je sais pas, je connais pas ». Lui, il lui répond : « Regarde, apprend, cherche, fais un effort ». Il va lui apprendre à apprendre, lui donner l'envie et la curiosité. Il croit en ses capacités. Elle qui n'avait aucune ambition va finir par en avoir une, une énorme. C'est flatteur pour lui. Il a su l'inspirer.

Vous aimez qu'un personnage se transforme au fil du récit ?

Oui, je préfère qu'il ne soit pas à la fin comme au début, sinon, à quoi sert le milieu ?

C'est différent pour un second rôle, qui peut servir à tenir durant tout le film la note qu'il incarne. Mais un personnage principal doit évoluer, si on veut qu'il soit intéressant.

Comment parvenez-vous à toujours tenir la bonne note de chaque scène ?

Ma méthode consiste, lorsque je prépare le rôle, à travailler dans l'ordre du tournage, et non celui du scénario. Comme ça, je sais exactement où en est le personnage, puisque sur un décor, on enchaîne des scènes qui seront montées à trente minutes parfois l'une de l'autre... Et sur le plateau, c'est aussi le rôle du réalisateur que de nous y ramener, ce à quoi Jean-Pierre n'a jamais manqué de veiller.

Vous étiez très ému, lorsque vous avez découvert le film terminé...

Oui, je crois d'ailleurs que cela ne m'était jamais arrivé. J'ai eu un vrai élan émotionnel envers Marie-Line, donc Louane, et on est tombés dans les bras l'un de l'autre quand la lumière s'est rallumée...

*Entretien réalisé par
Michèle Halberstadt*

Fiche artistique

Louane Emera Marie-Line
Michel Blanc Le Juge
Victor Belmondo Alexandre
Philippe Rebbot Le père de Marie-Line

Fiche technique

Réalisateur Jean-Pierre Améris
Scénario et dialogues Marion Michau
..... Jean-Pierre Améris
Adapté du roman « Changer le sens des
..... rivières »
de Murielle Magellan
publié aux Editions Julliard
Image Virginie Saint-Martin, SBC
Montage Christine Lucas Navarro
Son Laurent Lafran
..... Olivier Walczak
..... Matthieu Tertois
Décors Sébastien Gondek
Costumes Anne Schotte
Casting Tatiana Vialle, Arda
Musique Guillaume Ferran
Supervision musicale Noodles (Supervision)
Directeur de production Antoine Théron, ADP
Directeur de postproduction Luc-Antoine Robert, ADPP
Producteurs Sophie Révil
..... Denis Carot
Production Escazal Films

Son
5.1



Format
Scope